

# Marche salope

Celine Chariot



La SlutWalk, ou « Marche des salopes », est une marche de protestation née en avril 2011 à Toronto au Canada après qu'un officier de police a déclaré : « Si vous voulez éviter de vous faire violer, il faut éviter de « s'habiller comme une salope. »

*« Quand on explique aux enfants : « Le masculin l'emporte sur le féminin », ce n'est pas seulement une règle de grammaire, c'est une règle sociale qu'on leur apprend. »*  
Eliane Viennot

Le silence peut faire du bruit si on décide de tendre l'oreille.  
Faisons parler le silence, écoutons-le.  
J'aborde un sujet qui me touche : Le viol.  
Après 20 ans, j'ai décidé de parler.  
J'ai crié en silence si longtemps mais personne ne m'a entendue.  
La vraie question n'est pas de savoir pourquoi je parle, mais pourquoi je n'ai pas parlé.  
Aujourd'hui, je pars de constats. Pas d'une colère irrationnelle.  
Je pars de statistiques. Je ne veux pas écrire une fiction édulcorée.  
Je ne cherche pas à raconter l'histoire des femmes et encore moins la mienne, je ne cherche pas à brûler les hommes, je ne cherche pas à faire Justice, je ne suis pas une spécialiste de la pensée féministe, je m'interroge et ai la volonté, par le regard, de poser un acte accessible, fort, documenté et poétique.

Comme Simone de Beauvoir l'écrivait : « nommer, c'est dévoiler. Et dévoiler, c'est déjà agir. »  
Ce projet peut être vu comme un acte de résistance poétique. Je cherche une poésie vivante pour agir par le sensible contre la violence, une action réelle qui puisse déplacer les lignes, faire basculer le plan, faire osciller la norme.

Il y a une nécessité à trouver une expression pour ne pas céder à l'anesthésie, la peur ou la pétrification et créer des connexions vivantes.  
Travailler à un acte artistique qui puisse révéler une certaine beauté tout en pouvant transcender la douleur de gestes passés.  
Les circonstances actuelles exigent de moi de créer une forme d'expression en résonance avec un état.  
Défaire, décadrer, sentir, vivre, agir !  
Un engagement esthétique, qui engage la sensibilité, un engagement poétique, éthique que je souhaite radical.  
Créer un espace, s'installer dans l'intime, le vécu, laisser une place à la vision de la femme, représenter son point de vue sur un sujet dont elle est la principale victime.  
L'approche que j'aborde avec ce sujet n'est pas une approche thérapeutique, je ne souhaite pas parler du statut de victime et encore moins être dans une simple dénonciation de fait.  
J'aborde le viol via un regard, via des sensations qui ont pour but la réflexion.

Dire « J'ai été victime » doit être vu comme un geste fort, c'est un geste de revendication.  
Être victime, ce n'est pas être faible, c'est avoir été flouée par une personne qui, en abusant de son pouvoir et de sa soi-disant supériorité, se trouve être l'auteur d'actes odieux.

Ce n'est pas parce que le viol est le seul crime, où la victime est presque traitée en accusée et responsable, qu'être victime doit être vu comme un aveu de faiblesse.  
Cette performance est une réelle tentative de renverser et remettre les choses dans l'ordre, d'aborder le viol comme il est rarement représenté.  
Cette vision peut déstabiliser, dans l'espoir de peut-être un jour sortir du discours phallogocentrique.

En tant que femme, je m'oblige à l'engagement et à la lutte et, dorénavant, plus jamais à la passivité.  
Vu qu'il m'est impossible de faire une mise à zéro de ma mémoire, il ne me reste qu'à m'en servir pour faire bouger les lignes.  
Il n'est jamais trop tôt pour réagir, jamais trop tard pour être libre. Ne pas se résigner, voilà tout.  
Et transformer les traumatismes du passé en une puissante frénésie d'en finir avec les inégalités de genre.

« Ne nous dites pas comment nous comporter, dites-leur de ne pas violer. »



L'aigle est le symbole de nombreux organismes et nations. Il représente les idées de beauté, de force et de prestige. Avez-vous déjà vu un aigle voler ? J'en suis sûr, il y en a partout. De son bec, il a touché ma joue. Dans ma main il a glissé son cou.

(Extrait du Prologue)



Une chaise à barreaux au milieu de l'espace scénique. Une fille vient s'y asseoir. Seule.

Dans une grande sobriété et une économie de mouvement, elle se pose et regarde l'audience. Son regard est neutre, dépourvu de toutes scories. Ni jugement, ni prétention. Elle est juste là cette fille. Et on se sent bien dans son regard.

Soudain, une voix surgit des enceintes. Ce n'est pas sa voix que l'on entend mais c'est elle qui nous parle. Elle a écouté beaucoup de voix pour finalement choisir celle-ci.

Une voix douce, réconfortante, forte.

A partir de là débute un dialogue qui triangule entre le spectateur, elle et la voix qu'elle a choisie. Elle nous parle, on fait connaissance. On apprend très peu de choses sur elle mais on en connaît l'essentiel. De ce premier tête-à-tête surgit un fil de discussion qui s'invente au fur et à mesure qu'il s'exprime. Il semble que notre regard soit une arme. Une manière d'affronter le monde pétri dans un clairobscur et engourdi par des contradictions invraisemblables. « Est-ce que tu sais seulement jusqu'à quel point tu ne sais pas ce que tu sais ? » nous demande-t-elle avant de se mettre en mouvement et de démonter méticuleusement la chaise à barreaux sur laquelle elle reposait. Comme s'il était temps de quitter l'immobilisme muet sur lequel elle s'est assise trop longtemps.

Elle est précise dans ses gestes. Elle va faire la clarté sur cette situation avec la concision d'une scientifique ne voulant s'attacher qu'aux faits objectifs et l'extrême délicatesse d'une archéologue suspendue à la surprise de la découverte qu'elle s'apprête à voir apparaître.



Lauréate de l'ESA Saint-Luc en 2007, Celine Chariot pratique la photographie sous des formes très variées allant de la photo de spectacle au reportage. Elle a eu l'occasion, notamment, de réaliser un reportage autour de Tchernobyl, une immersion dans un bidonville tzigane en Roumanie, une carte blanche à Conakry en Guinée dans le cadre d'un festival d'écriture contemporaine. Prochainement (et quand les conditions sanitaires le permettront), elle réalisera un travail de performance en binôme, photographe/poète, aux « Nuits de la Poésie » de Cotonou au Bénin.

Elle réalise également un travail de portraits de femmes à travers le monde depuis 14 ans. Ce travail veut briser les représentations de la Femme poupée et/ou objet que les boîtes de publicité s'affairent à bombarder partout tout le temps et qui, finissant par s'ancrer dans les mentalités, cadennasse la Femme à un moyen d'exciter nos besoins de consommation. Ce projet n'a pas de date de fin. Il veut continuer à montrer la Femme dans son quotidien, authentique et unique en son genre, en tous temps, tous lieux, toutes cultures et âges confondus.

Depuis 2015, elle accompagne des compagnies de théâtre sur la fin de leur création afin qu'elles puissent avoir quelques photos de spectacle pour la presse et leurs dossiers de diffusion. Elle a travaillé à plusieurs reprises pour Le Théâtre National Wallonie-Bruxelles et les compagnies *La Brute*, *Que Faire ?*, *De Speelman* (Bruno Vanden Broeke), *Wirikuta*, *Raoul collectif*, *Espèce de...*

La photographie l'a toujours fascinée par sa capacité de fixation. Cette technique permettant d'enregistrer une image grâce à la lumière, capture un instant pour l'éternité. C'est son médium, un moyen d'expression féroce, un témoin de ce qui nous entoure, un angle d'attaque.

Jusqu'à présent, elle a toujours traité ses sujets grâce à la photographie.

Via le projet « Marche salope » elle se lance dans le spectacle vivant pour la première fois.

Cette fois-ci, la photographie lui paraissait, à elle seule, insuffisante pour servir le projet pour traiter le sujet qu'elle voulait aborder. Le viol.

Écriture et interprétation : Celine Chariot

Mise en scène : Celine Chariot et Jean-Baptiste Szezot

Voix : Anne-Marie Loop, Julie Remacle, Anja Tillberg

Création sonore : Maxime Glaude

Création Lumière : Pierre Clément et Thibaut Beckers

Flûte : Line Daenen

Artiste plasticienne : Charlotte De Naeyer

Accessoires et costume : Marie-Hélène Balau

Prod. : Festival de Liège

Avec le soutien : du Collectif Co-legia de Prométhéa, de la Fédération Wallonie Bruxelles, de la Province de Liège, de Shanti Shanti asbl, du Théâtre National Wallonie-Bruxelles, du Théâtre des Doms.

Merci à : Planning familial le «37», Sébastien Foucault, Bérengère Deroux, Laurence Dieudonné

©Alice Piemme

À savoir

“**Marche Salope**” : Les 18 et 19 février au Manège Fonck, à Liège. Et aussi le 12 mars à l’Université de Mons, les 11 et 12 mai dans le cadre du focus Guerrières à Mons/MARS.

**En cours :** Le Festival de Liège court jusqu’au 26 février. Avec notamment *Le Paradoxe de Billy* de Ludovic Drouet (19-20/2), *Les Dévorantes* de Sarah Espour (22-23/2), *Paying for it* du collectif La Brute (24-25/2).

**Infos :** 0497.606.402 – www.festivaldeliege.be

■ Céline Chariot, photographe, signe une première création scénique composite, visuelle, sonore.

■ “Marche Salope” parle de viol, d’amnésie levée, de silence à briser.

■ Un spectacle et un sujet de haute importance.

# “Marche Salope”, quand la mémoire traumatique se réveille

Rencontre Marie Baudet

Au sortir du seule-scène de Céline Chariot, on emporte à la fois la volonté rageuse que changent enfin les choses, les images oniriques de la scène finale, et la mélodie entêtante de *C’est normal*, titre de Brigitte Fontaine et Areski Belkacem revisité pour épouser son sujet, mais présent très tôt à l’esprit de la créatrice.

“J’adore tout cet album (Je ne connais pas cet homme, 1973) et je suis très inspirée par le ton de Brigitte Fontaine, par sa façon de mêler le léger et le lourd, d’aborder tant de thématiques fortes en ayant l’air de rigoler. Cet angle m’a portée.”  
La chanson, art populaire, est “un vecteur pour toucher les gens”, souligne la jeune femme, photographe professionnelle et musicienne amateur. “Je vis dans la musique!” La chanson, c’est aussi *L’Aigle noir* de Barbara, dont les paroles accompagnent l’entame du spectacle. “Pour moi, cette chanson est une promenade. On la comprend en fonction de qui on est, de l’âge qu’on a, de ce qu’on a vécu. On peut voir des choses...”

**Chaise désossée, pièces du puzzle**  
Et des choses, on va en voir dans *Marche Salope*, œuvre à la fois allu-

sive, suggestive, mais ultra documentée, et d’une force esthétique peu commune. Derrière son appareil photo, Céline Chariot oscille entre portraits et reportages en immersion. En pleine deuxième vague du Covid, elle a suivi pendant plusieurs semaines le personnel du CHR de la Citadelle, à Liège. En est né un ouvrage, *Clair Obscur*, préfacé par Pascale Seys.

“Mon œil dessine”, dit-elle volontiers. “C’est dans ma manière.” Que ce soit en reportage ou sur un plateau de théâtre.

“Céline travaille de manière très instinctive. Très tôt, elle a su qu’elle voulait une chaise, et quel type de chaise précisément. Celle-là, qui devient l’allégorie de la mémoire traumatique: quelque chose sur quoi on s’assied, et qui tient, mais qu’on désosse”, développe Jean-Baptiste Szezot, membre du Raoul Collectif, compagnon de la créatrice et co-metteur en scène du spectacle. Qui lui-même se définit, à l’inverse, comme ayant une démarche “très analytique”.

“La chaise démontée, ce sont les pièces du puzzle qui se reconstitue”, poursuit Céline.

**Crier en silence**

Ce désossage méthodique, moment fort de *Marche Salope*, accentue le mutisme sur lequel la jeune femme porte l’accent. “Le son d’une

voix n’est pas le seul moyen de s’exprimer. Comme photographe, je suis bien placée pour le savoir.”

“Avez-vous déjà entendu quelqu’un crier en silence?” demande la voix dans le spectacle, en écho au mutisme dans lequel se retrouvent la plupart des victimes d’agression sexuelle ou de viol. Un silence que sa performance, espère-t-elle, contribuera à briser.

Au reportage, son médium habituel, Céline Chariot a préféré la scène, par besoin de vivant. “Il y a tellement de choses à en dire. On n’a ni la police ni la justice ni l’État avec nous. Il y a des femmes qui se rassemblent, qui font le même chemin, sous des formes différentes.” Un des soutiens possibles et effectifs à cette lutte passe par la presse, avance notre interlocutrice, sachant la pression que peuvent mettre certaines enquêtes et révélations sur les décideurs.

**Reconstitution**

Empruntant aussi l’esthétique des polars, la performeuse reconstitue dans *Marche Salope* une scène de crime: périmètre délimité, description minutieuse, détails.

“Représenter, reconstituer la scène de crime, c’est bien ce dont il s’agit. De 60 à 80% des viols sont correctionnels. Cela signifie des peines moindres, un casier judiciaire moins lourd. Ne pas oublier que le viol est

*“Avec ce spectacle, j’espère toucher des gens qui n’ont pas envie d’être touchés. C’est toute une culture – de l’impunité, du silence complice – qu’il faut remettre en question.”*

Céline Chariot  
Photographe, performeuse



Au début du spectacle, Céline Chariot désosse méthodiquement la chaise sur laquelle, un moment plus tôt, elle était assise.

un crime.” En parallèle, les chiffres montrent la faible proportion de plaintes par rapport aux cas, et l’infime nombre de suites données aux plaintes, posant une immunité de fait pour l’essentiel des auteurs de violences. “Les juges dans leur immense majorité ne savent même pas ce qu’est l’amnésie traumatique”, soupire Céline Chariot. “Avec *Marche Salope*, j’espère toucher des gens qui n’ont pas envie d’être touchés”, dit-elle en pointant les innombrables dossiers classés sans suite, les procédures où tout traîne, la protection des uns envers les autres. C’est d’une amnésie délibérée qu’il s’agit là. “Toute une culture à remettre en question.”

**Les détails qui submergent**

Outre le son, l’aspect visuel est capital dans le spectacle, et s’installe par un processus de destruction/reconstruction, à rapprocher de ce qui se produit pour la victime. “L’amnésie traumatique, lorsqu’elle se lève, fait ressurgir des souvenirs très précis, sans aucune explication. Les odeurs notamment sont très ancrées dans la mémoire, si bien qu’on peut se retrouver submergé par les détails. C’est ce que la plainte a également de violent, outre le fait qu’on ne sait jamais comment elle va être prise et en-

tendue, elle suppose que l’on doit redire et redécrire encore et encore ce qu’on a subi.”

Jean-Baptiste Szezot cite Virginie Despentes: “Le viol est un traumatisme qui nous défigure mais qui nous constitue”, écrit-elle.

“C’est ce que montre Céline avec la chaise qui, à la fin est toujours là, incomplète mais debout. On ne peut pas simplement l’évacuer avec les encombrants.”

Une épreuve, ce spectacle. Pas du tout! lance la jeune femme. “Quand on a connu une amnésie traumatique et sa levée, quand on a cru crever, ceci n’a rien de difficile. C’est un travail de petite fourmi, constructive et motivée.”

**Écriture automatique**

Motivée au point de prendre la plume, confie celle qui avoue détester écrire. Et qui a, pour ce projet, pratiqué l’écriture automatique.

“C’est assez impressionnant quand ça arrive! Le texte sur le mouvement, par exemple, a coulé tout seul. Un flot continu. Il fallait que ça sorte.”

Après cette phase, cette production, est venu le temps de déterminer quoi en faire. “Ensuite on a bidouillé, arrangé, aménagé cette matière pour que ça rentre dans une forme audible et compréhensible.” Pari relevé haut la main.

## La performance, sensible puissance pour rompre le silence

Elle entre sur le plateau nu et noir, s’avance, s’assoit face au public resté dans la lumière. Nous la regardons, elle nous regarde.

Pendant toute la durée de *Marche Salope*, Céline Chariot ne prononcera pas un mot. Ce sont pourtant les siens qu’on entend, dits par d’autres voix qu’elle a choisies. Le processus est énoncé d’emblée – par Julie Remacle – dans ces intenses minutes où se dévoile le sujet. “Je vais vous parler du viol.”

Se taire mais affirmer sa présence et porter un propos: voilà comment l’artiste liégeoise – photographe qui livre au Festival de Liège sa première création scénique – met l’accent sur l’implacable silence qui, aujourd’hui encore, pèse sur les victimes. Qui les enferme parfois malgré elles, dans ce réflexe de survie qu’est l’amnésie traumatique.

C’est en épousant les notes de *C’est normal*, la rengaine d’Areski et Brigitte Fontaine, que d’autres voix, celles des comédiennes Anja Tillberg et Anne-Marie Loop, expliqueront ce phénomène, chiffres et statistiques à l’appui.

Le regard et l’écoute. La fantaisie et la rigueur. Ces principes sous-tendent la pièce que Céline Chariot a longuement mûrie, au fil de résidences, du Théâtre des Doms au Festival de Liège, où une

étape de *Marche Salope*, déjà très aboutie, était présentée en septembre dans la section Factory.

**L’œil de la plasticienne**

Mis en scène en étroite collaboration avec Jean-Baptiste Szezot, le spectacle brille par l’équilibre – subtil et permanent – que la jeune femme cultive entre faits objectifs et objet esthétique. Son œil de plasticienne n’y est pas étranger, qui compose des tableaux comme elle cadre ses photos: avec acuité, humilité, et à l’écoute des personnalités alentour sans gommer la sienne.

Intitulé en référence aux Slutwalks, manifestations féministes nées à Toronto après les propos d’un policier stigmatisant la victime d’un viol, *Marche Salope* ne raconte pas l’histoire de son autrice mais l’utilise. N’a pas de vertu thérapeutique mais s’appuie sur ses goûts, se nourrit de ses recherches. Pour assener des vérités et entraîner le public à la fois dans la nécessité d’aborder ces questions, et vers une forme d’espoir.

“Agir par le sensible contre la violence”: l’intention annoncée par Céline Chariot atteint son but, dans une forme inédite de poésie visuelle et sonore, documentée et nécessaire.

M.Ba.

# « Marche salope » : le douloureux puzzle de l'amnésie traumatique

Dans une forme originale où se mêlent texte, performance, silence, regard, reconstitution du réel et onirisme, Céline Chariot évoque magistralement la question du viol et de l'amnésie traumatique.

LE SOIR

16 fev.

JEAN-MARIE WYNANTS

Sur le plateau du Manège, Céline Chariot s'avance en silence et vient s'asseoir face à la salle éclairée. Une voix off s'élève. Elle dit : « Ce n'est pas ma voix mais c'est la voix que j'ai choisie. C'est important de pouvoir choisir. Ce n'est pas ma voix que vous entendez mais c'est moi qui parle. »

Les bases sont posées : une jeune femme seule, muette, mais qui s'exprime par le biais d'un texte qu'elle a écrit et qui est porté par les voix d'autres femmes qu'elle a choisies. Une femme seule qui n'est ni comédienne ni danseuse mais photographe. Une femme qui sait de quoi elle parle quand elle évoque le regard : « Vous pensez me regarder. Et si c'était moi qui vous regardais. Votre regard est actif. La vue est un toucher... »

Étrange sensation que d'être là, en pleine lumière, face à elle, muette, mais dont les pensées se font entendre par le biais d'une autre voix. Celle de Julie Remacle, tout en douceur. Une voix qui la bouscule aussi, la pousse à se lever, à agir. Alors, elle démonte la chaise sur laquelle elle était assise, alignant soigneusement les morceaux sur

le sol. « Il faut toujours être en mouvement », dit la voix. « S'arrêter c'est se mettre en danger. Marche ! Cours ! Vole ! Ne t'arrête pas. »

Avec *Marche salope*, Céline Chariot livre une performance troublante et fascinante à propos du viol et de l'amnésie traumatique. Elle le fait à travers les textes qu'elle a écrits, le rapport aux chansons comme *L'aigle noir* de Barbara ou *C'est normal* de Brigitte Fontaine mais aussi une série d'actions, de gestes calmes, méthodiques, cliniques.

## Toutes les pièces du puzzle

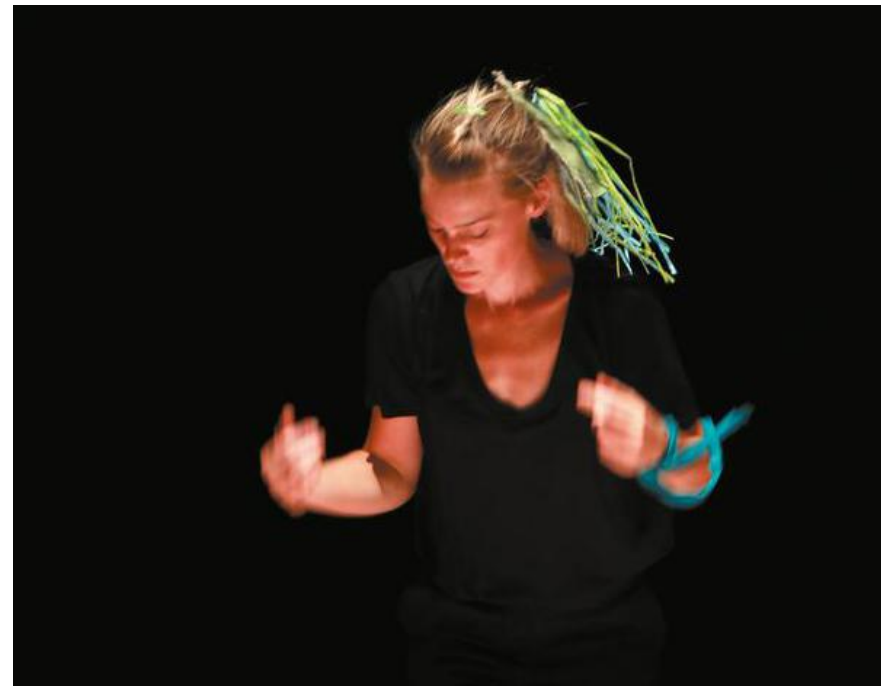
Tandis qu'elle pose à divers endroits du plateau des coquilles d'huîtres, la petite musique de *C'est normal* se fait entendre. Les voix d'Anne-Marie Loop et Anja Tilberg remplacent celles d'Areski et Fontaine et les deux femmes portent le texte de Céline Chariot, parlant du viol. Comme dans la version originale, l'une pose des questions et l'autre y répond en commençant toujours par un « *C'est normal* » un brin condescendant. Sont ainsi évoqués, de manière à la fois documentée et teintée d'humour, les aspects scientifiques, psychologiques, neurologiques liés à l'amnésie trauma-

tique, les statistiques effarantes sur le nombre de viols, de plaintes classées sans suite et de violeurs condamnés...

Dans le même temps, Céline Chariot éclate une à une les coquilles d'huîtres avec une masse puis les entoure d'un trait de craie et pose, à côté de chacune, un de ces petits panneaux jaunes numérotés popularisés par les séries policières américaines.

Sans avoir l'air d'y toucher, sans aucune image glauque ou frontale (avec par contre une reconstitution magistrale de la scène de crime tandis que la voix égrène tous les événements se déroulant dans le monde au même moment), elle rassemble ainsi toutes les pièces du puzzle. Rien, absolument rien, n'est dû au hasard et chacun des gestes posés finit par trouver sa justification dans une lente progression qui hypnotise le spectateur, l'informe, le questionne et l'envoûte par ce mariage subtil du son, du texte et de l'image en mouvement. Une réussite totale où la poésie n'élude jamais le réel mais permet au contraire d'en approcher toute la complexité.

Les 18 et 19 février au Manège Fonck dans le cadre du Festival de Liège, [www.festivaldeliege.be](http://www.festivaldeliege.be)



Céline Chariot dans un seul en scène d'une troublante justesse.

© DOMINIQUE HOUQMANT/GOLDO

## « Un très gros travail sur le regard »

« On me dit que je suis courageuse de faire ce spectacle mais pas du tout », assène Céline Chariot. « Quand on a cru crever, c'est rien de faire ça. Par ailleurs, *Marche Salope*, je l'ai totalement dissocié de moi, de ce qui m'est arrivé. Ce n'est pas du tout thérapeutique. Par contre, ça m'aide sans doute de manière générale car je me sens active sur ce sujet. » Très loin du spectacle documentaire classique,

elle invente une forme originale où le texte, porté par des voix off, et les actions qu'elle accomplit sur scène avancent en parallèle. Absolument pas comédienne, Céline Chariot est photographe et le regard a toujours été essentiel dans son travail. « Quand je fais de la photo, mon œil dessine les choses. J'adore le graphisme, les lignes. Ici, il n'y a ni vidéo ni photos mais un très gros travail sur le re-

gard. » Chaque action se déroulant sur le plateau est chargée de sens menant à la reconstruction d'un événement oblitéré par l'amnésie traumatique, forme d'incapacité à se souvenir d'un événement dramatique. « J'ai vécu une amnésie traumatique et je me suis dit qu'il fallait que je fasse quelque chose avec ça. Je voulais aborder ce sujet de manière vivante, en face de gens qui me regardent vrai-

ment et que je regarde également. » Et sans parler. « D'une part » explique-t-elle, « la parole n'est pas le seul moyen d'expression. D'autre part, je voulais aborder la question du silence, du mutisme. » On n'entend donc que des voix off mais celles-ci portent ses mots à elle. « Je n'avais jamais écrit. Et là, c'est venu très vite. Parfois, j'écrivais puis je sortais respirer et quand je revenais, je réalisais ce que j'avais

écrit. Comme si ça s'était écrit tout seul : il fallait que ça sorte. » Sur scène, l'expérience pourrait être éprouvante pour la jeune femme comme pour les spectateurs. Elle se vit pourtant en douceur et en délicatesse et se termine sur une image aussi inattendue que porteuse d'espoir. « Je voulais qu'il y ait cette magie à la fin, une forme d'onirisme. Et qu'on sorte de là chargé de bonnes ondes. » J.-M.-W.



### « Marche salope » : Critique

#### C'est normal

Sur scène, la photographe Céline Chariot laisse d'autres voix porter ses mots pour parler d'amnésie traumatique et d'amnésie délibérée face au viol. Objet esthétique ancré dans le réel, « Marche Salope » informe, dénonce, séduit avec sobriété et subtilité. A voir.

## « Marche salope » C'est normal

Sur scène, la photographe Céline Chariot laisse d'autres voix porter ses mots pour parler d'amnésie traumatique et d'amnésie délibérée face au viol. Objet esthétique ancré dans le réel, « Marche Salope » informe, dénonce, séduit avec sobriété et subtilité. A voir.

Elle avance sur le plateau nu et s'installe sur une chaise en bois, face au public resté dans la lumière. Un voix off « plante le décor » : « Ce n'est pas ma voix mais c'est la voix que j'ai choisie. C'est important de pouvoir choisir. Ce n'est pas ma voix que vous entendez mais c'est moi qui parle ». Un dialogue silencieux s'installe entre le regardant et le regardé, « La vue est un toucher », « une femme qui voit est aussi une femme visible, nous sommes à égalité ».

Allusion à « L'Aigle noir » de Barbara, elle explique que le mot aigle était féminin jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle (le mot est féminin tant en latin qu'en provençal) avant d'être déclaré, en 1694, de genre masculin. Emblème des légions romaines, l'aigle a été repris par Napoléon qui en fait un symbole impérial et incarne aujourd'hui, la puissance, très virile, des États-Unis.

Sa voix annonce d'emblée, « je vais vous parler d'un sujet vaste, je vais vous parler du viol ». Puis elle lui enjoint de se bouger, « Il faut toujours être en mouvement, si tu t'arrêtes, tu t'exposes, c'est dangereux ».

Elle se lève et commence à démonter la chaise sur laquelle elle était assise. Posément, elle aligne les pièces en bois sur le sol. Sur les notes de « C'est normal », la chanson d'Areski et Brigitte Fontaine, les voix de Simone et Muriel évoquent de l'amnésie traumatique, « ce sont

des conséquences normales, universelles ». L'une pose des questions et l'autre y répond expliquant, de façon très documentée, les aspects cliniques, psychologiques ou neurologiques de ce réflexe de survie que le cerveau déclenche en réponse à un événement traumatisant. La mémoire disjoncte et occulte tout ou partie des violences subies. C'est normal.

Pendant ce temps, sur la scène, Céline Chariot, dispose des coquilles d'huîtres sur le et les écrase, l'une après l'autre avec une masse avant d'entourer les tas de poudre d'un cercle de craie.

Selon Amnesty International, 20% des femmes belges ont été victimes d'un viol. Des années, voire des dizaines d'années, peuvent s'écouler avant que les souvenirs traumatiques des violences ne refassent surface, avec parfois les effets d'une bombe à retardement.

Et avec des conséquences en matière de retard de dépôt de plainte également. Les infractions sexuelles graves sur des personnes majeures sont prescrites au bout de dix ans. Sur des personnes mineures, elles l'étaient quinze ans après que la victime ait atteint sa majorité. Depuis 1989, les violences sexuelles sur mineurs ne font plus l'objet de prescription. Les chiffres montrent que 80% des plaintes ne donnent lieu à aucune poursuite et seuls 2% des agresseurs sont condamnés. C'est normal.

La performeuse trace un rectangle blanc avec de la bande adhésive, y déroule un tapis, y pose un matelas, une table de nuit, une lampe, ... Avec des gestes posés, précis, elle reconstitue une scène de crime : petites plaques jaunes numérotées, description minutieuse, détail après détail, les souvenirs reviennent, la mémoire reprend forme.

Pour une première incursion dans le monde des arts vivants, la photographe Céline Chariot fait montre d'une maîtrise de l'esthétisme et de la sobriété. Chaque mot, chaque geste, a du sens et de la force pour reconstituer, lentement, pas à pas, les événements que la mémoire avait occultés. Forme hybride entre théâtre documentaire et objet visuel, troublant, subtil et poétique, « Marche salope » affronte les choses que l'on ne veut pas voir, comme l'amnésie délibérée et le silence complice. Ainsi, l'autrice « espère toucher des gens qui n'ont pas envie d'être touchés ».

Après une scène chargée d'onirisme et porteuse d'espoir, elle reconstitue en partie la chaise qu'elle avait démontée et l'emmène avec elle ; comme un puzzle incomplet. Comme si rien ne s'était passé. C'est normal...

23 février 22 - Didier Béclard



# «Marche salope», une pièce de théâtre sur le viol pour que la honte change de camp



11 avr. 2022, Sarah Lohisse pour Les Grenades



*«Ce n'est pas ma voix que vous entendez, mais c'est moi qui parle. [...] J'utilise mon histoire comme tremplin pour témoigner. [...] C'est l'histoire d'une violence». Blanc. «Je vais vous parler de viol».*

Un aigle, des huitres, des airs de Brigitte Fontaine et Areski Belkacem, des paroles de Barbara, une scène de crime, *Marche salope* s'impose pour sensibiliser et lutter contre le viol. Seule en scène, Celine

Chariot nous reproduit dans sa toute première réalisation théâtrale certains de ses rêves – ou cauchemars.

Elle y aborde les faits, les chiffres, mais aussi les amnésies traumatiques, les troubles de la mémoire des victimes de viol. Elle travaille la question pour sortir de son mutisme, pour que la honte change enfin de camp.

Photographe de formation, c'est tout un univers qu'elle a réussi à créer pour nous transporter dans une thématique grave. La photographie lui paraissait à elle seule insuffisante pour traiter du sujet. Une thématique grave certes, mais une manière de l'aborder comme un acte de résistance poétique.

*«Je voulais trouver un autre angle d'attaque : par le sensible et la poésie pour parler de quelque chose qui est trash. Je me suis relevée d'une amnésie traumatique et je me suis dit qu'il fallait que j'en fasse quelque chose. En tant que victime, il me manquait quelque chose en art vivant. Ce qui me manquait le plus, c'était d'être confrontée à quelqu'un de vivant, ne fut-ce que pour trouver des espaces de parole. Le vivant autour du viol est très compliqué. J'avais envie de l'aborder quand même, même si on sait que l'on prend des risques parce que ça dérange»,* explique la Celine Chariot.

**« Le viol est un processus conscient d'intimidation. C'est une affaire de pouvoir, de jouissance et de domination »**

L'amnésie traumatique, pour rappel, représente l'incapacité clinique de se rappeler d'événements traumatisants parce que le cerveau opère une dissociation.

## Sortir de la culture du viol

En Belgique, en 2020, selon les chiffres d'Amnesty International et de SOS Viol, 20% des femmes ont été victimes de viol et près de la moitié des Belges ont déjà été exposé.es à des violences sexuelles. 53% des affaires de viol sont classées sans suite et 77% des répondant.es estiment que la Justice n'est pas efficace pour retrouver les auteurs de violences sexuelles. En France, une femme subit un viol toutes les huit minutes.

Des chiffres à prendre avec des pincettes comme le justifie Céline Chariot : «C'est ce qu'on appelle le «chiffre noir». Il y a peu de littérature en Belgique à ce sujet. On pense que les chiffres sont sous-estimés à cause du mutisme. Il y a énormément de femmes qui ne parlent pas et ne parleront jamais».

Des données mises en évidence dans la pièce et qui font déjà froid dans le dos. Dans *Marche salope*, les termes sont exprimés, les points sont remis sur les «i» comme un nouveau traitement médiatique et scénographique.

Au-delà de la force de sensibilisation, c'est tout un système structurel que la réalisatrice dénonce en pointant les failles du doigt et en sortant de la passivité, en représentant le point de vue des femmes comme sujet principal. «El violador eres tú» (le violeur c'est toi) comme scandent les Chiliennes depuis 2019. Elle souhaite en ce sens sortir du victim blaming – qui consiste à déresponsabiliser l'auteur du viol en retournant la culpabilité sur la victime – et de la culture du viol pour dire «ne nous dites pas comment nous comporter, dites-leur de ne pas violer».

Elle développe : «Le viol est un processus conscient d'intimidation. C'est une affaire de pouvoir, de jouissance et de domination. Cela nous amène à la thématique de la culture du viol : ce sont tous de processus qui responsabilisent la victime et invisibilise le viol de manière générale. C'est un ensemble de pratiques qu'on doit chacun.e déconstruire au quotidien».

Le nom de la pièce n'est d'ailleurs pas choisi au hasard puisque «Marche Salope» fait référence au SlutWalk, né à Toronto en 2011 après qu'un officier de police a déclaré «Si vous voulez éviter de vous faire violer, il faut éviter de s'habiller comme une salope».

«On est tenue responsable du désir qu'on peut susciter dans les yeux d'un homme. Le viol est un crime qui transforme la victime en fautive», souligne la metteuse en scène. En Belgique d'ailleurs, toujours selon les chiffres d'Amnesty International, 48% des hommes et 37% des femmes estiment qu'une victime peut être en partie responsable de son agression dont 16% à cause de la tenue vestimentaire jugée «inappropriée».

## Un safe space

*Marche salope* comporte un message d'espoir, d'onirisme, pour laisser respirer la pièce. C'est dans cette optique que Céline Chariot travaille main dans la main avec des associations pour qu'à chaque représentation, il y ait un.e thérapeute et une séance de discussion avec le public. Un endroit de «safe space» pour permettre à chacun.e de s'exprimer. «J'aimerais qu'il y ait à chaque fois un espace de médiation après chaque représentation. Pour moi, c'est une obligation. Je ne suis pas psy. Je reçois énormément de messages après le spectacle et je ne peux pas gérer ça toute seule. Il me faut du relais», termine-t-elle.



## NOS CHOIX ÉTOILÉS

La Libre **ARTS**  
LIBRE

★★★ Marche Salope

00 Liège, Caserne Fonck – 0497.606.402 – www.festivalde-liege.be **Quand** Les 18 et 19 février

Spécialisée dans la photographie documentaire, Céline Chariot a choisi la performance pour ancrer, dans le vivant de la scène, sa volonté de faire parler le silence, pour ôter le couvercle qui étouffe encore souvent les victimes de viol. Entre onirisme et reconstitution de scène de crime – sans rien montrer d'explicite –, *Marche Salope* (qui tire son titre des *Slut Walks* tenues à Toronto après les propos abjects de politiques faisant porter la culpabilité sur les victimes) soulève avec force et délicatesse des questions entêtantes. Avec la complicité de Jean-Baptiste Szezo, une première création sensible, documentée, poétique. Nécessaire. (M.Ba.)

## À NE PAS MANQUER

**mad**  
LE SCOP

Marche Salope

★★★

Manège Fonck, Liège  
Seule en scène, Céline Chariot ne dit pas un mot pendant la petite heure de cette performance où elle s'exprime par le biais de voix off tandis qu'elle effectue sur le plateau une série d'actions symboliques, poétiques, reliant petit à petit tous les

fil d'un discours autour du viol et de la mémoire traumatique qui en résulte. Puissant, troublant, totalement original dans sa forme, très documenté et informatif avec en prime des touches d'humour et de poésie renforçant encore le propos.  
J.-M.W.

Retrouvez l'intégralité de l'entretien mené par Simon Brunfaut, à écouter ci-dessous ce samedi 22 janvier dès 11h.

A propos de Marche salope : 27'10''





Charline Hamaite, Festival de Liège - [adm@festivaldeliege.be](mailto:adm@festivaldeliege.be) - +32 4 343 42 47  
Celine Chariot - [info@celinechariot.com](mailto:info@celinechariot.com) - +32 498 05 81 79

**FESTIVAL DE LIEGE**  
Festival International des arts de la scène / Liège - Fédération Wallonie-Bruxelles